

Francophonies d'Amérique



Le personnage du « joueur-de-tours » dans les contes franco-ontariens et du Maghreb

Évelyne Voldeng

Numéro 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004531ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004531ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Voldeng, É. (1995). Le personnage du « joueur-de-tours » dans les contes franco-ontariens et du Maghreb. *Francophonies d'Amérique*, (5), 77–84.
<https://doi.org/10.7202/1004531ar>

LE PERSONNAGE DU « JOUEUR-DE-TOURS » DANS LES CONTES FRANCO-ONTARIENS ET DU MAGHREB

Évelyne Voldeng
Université Carleton (Ottawa)

Dans nos recherches sur Ti-Jean, le protagoniste de nombreux contes québécois et franco-ontariens, nous avons rencontré un personnage typé mais relativement complexe. À côté de Jean l'Esprit qui apparaît dans de nombreux contes merveilleux et facétieux, existe un Jean le Sot qui se laisse duper, interprète le langage littéralement et ce avec des conséquences désastreuses, mais est parfois gagnant malgré sa bêtise. Ti-Jean l'Esprit et Ti-Jean le Sot nous apparaissent comme les deux aspects d'un *Janus bifrons*, un *trickster*, un « décepteur » pour reprendre la traduction française donnée par Claude Lévi-Strauss¹, un joueur-de-tours retrouvé sous les traits de Ti-Jean, le protagoniste de nombreux contes facétieux franco-ontariens, et de Djoh'a², son pendant maghrébin.

Avant de considérer Ti-Jean et ses similitudes avec Djoh'a, il serait bon de dégager les caractéristiques du « décepteur » ou du « fripon divin », comme le qualifie Arthur Reiss, le traducteur de l'important ouvrage de Paul Radin *The Trickster*. L'illustre anthropologue, dans son livre *Le Fripon divin, un mythe indien*, déclare : « Sous la forme qui s'est conservée chez les Indiens de l'Amérique du Nord et qui doit être considérée comme la manifestation la plus ancienne et la plus archaïque, le Fripon est à la fois créateur et destructeur ; qu'il donne avec libéralité ou qu'il refuse ses dons, il est le trompeur qui est toujours lui-même trompé³. » Ce « décepteur » archaïque, ce joueur-de-tours, cet être ambivalent, souvent mi-animal, mi-humain, s'est transformé au cours des siècles. Dans de nombreux cas, comme le souligne Hasan El-Shamy dans son livre *Folktales of Egypt*⁴, le nom d'un « décepteur » humain a supplanté celui d'un « décepteur » animal. M. El-Shamy fait de plus remarquer que l'ancien Dieu d'Égypte était un Dieu joueur-de-tours et qu'un certain nombre des animaux qui lui étaient associés, comme l'âne, l'hyène et le chacal, jouent encore le rôle de « décepteur » animal avec des caractéristiques humaines et quelquefois surnaturelles. Comme « décepteurs » animaux, on pense immédiatement au renard dans la tradition française et européenne, au coyote, au lièvre et au corbeau dans la tradition amérindienne, sans oublier l'âne de Djoh'a qui, à sa façon, l'aide à jouer des tours. Le « décepteur » qui nous intéresse ici est un « décepteur » humain, c'est-à-dire Ti-Jean et son semblable maghrébin Djoh'a.

Si l'on considère le répertoire de contes franco-ontariens recueillis par le père Germain Lemieux dans les 32 volumes de la série *Les vieux m'ont conté*, on y voit Ti-Jean souvent protagoniste de contes merveilleux ou héroïques, comme « La Belle Perdrix verte », « La Bête à sept têtes ». Dans quelques contes, Ti-Jean apparaît sous la forme de Jean le Sot, comme dans « Le Fou de la poule caille » ou « Le Fou en jupe », mais malgré sa sottise, il obtient souvent la réussite et la richesse. Le plus souvent, Ti-Jean est le représentant du monde de la ruse. Un informateur disait au père Lemieux : « Toujours que c'garçon-là s'appelait Ti-Jean. C'est toujours des Ti-Jean qui sont pas mal *smatt*, ben intelligents⁵. » Les contes où Ti-Jean est vainqueur grâce à son intelligence, à sa débrouillardise abondent, que ce soit « Ti-Jean enlève un géant », « Ti-Jean fin voleur », « Ti-Jean joue des tours au roi ».

Nous avons parlé ailleurs des origines possibles de Ti-Jean qui descendrait en plus ou moins droite ligne du Yann/Yannig des contes bretons⁶. Peut-être serait-il bon de présenter brièvement l'origine de Djoh'a. Il faut d'abord noter les transcriptions très variées de son nom : Djoh'a, si l'on part des écrits de la littérature arabe, Djeh'a ou Jeh'a et Jh'a dans le parler arabe maghrébin, Goha avec la prononciation égyptienne. Ce personnage semble d'origine arabe. Selon Charles Pellat⁷, du moins jusqu'à ce que l'on soit plus amplement informé, il n'y a pas lieu de douter de l'existence historique de Djoh'a qui pouvait s'appeler Abû-I-Ghusn Nûh'al-Fazâri. À la fin du Moyen Âge, nous trouvons cependant un autre personnage du même type chez les Turcs. Il est aussi largement connu, mais sous le nom de Nasr-al-din Khôdja. Les orientalistes pensent que le recueil de Nasr-al-din Khôdja était un livre indépendant auquel on a ajouté des histoires de Djoh'a venant de la tradition orale.

On prête au Djoh'a du Maghreb des histoires plaisantes, des facéties et quelquefois des contes. La caractéristique du Ti-Jean protagoniste des contes facétieux est son côté espiègle, rusé, sa façon de faire le naïf, d'utiliser les situations absurdes ou de tourner en ridicule les puissants, caractéristique que l'on retrouve dans les diverses versions du conte type Aa.-Th. 1535 « Le Riche et le Pauvre Paysan⁸ » dont il existe justement des versions maghrébines mettant en scène Djoh'a. Il nous a semblé que la meilleure façon de montrer la similarité entre Ti-Jean et Djoh'a était de souligner leur apparition respective dans les versions d'un même conte type, de voir comment ces personnages ont tous deux donné lieu à la création d'expressions métaphoriques, d'étudier leur apport comique et enfin leur apport idéologique.

Des versions du conte type Aa.-Th. 1535 se trouvent dans les 18 premiers volumes de *Les vieux m'ont conté*. Si l'on exclut une version franco-manitobaine et une version québécoise, nous nous trouvons en présence de onze versions franco-ontariennes de ce conte. Nous choisirons pour notre étude, en raison du nombre de séquences, le conte de « Ti-Jean-joueur-de-tours » du premier volume. Au roi qui est la dupe, Ti-Jean cède tour à tour une jument qui crotte de l'or, un chaudron magique qui cuit la soupe aux

pois, un sifflet qui ressuscite les morts. En compensation de ses méfaits, Ti-Jean doit donner sa fille au roi mais lui substitue sa jument, Mademoiselle Bourrique. Condamné par le roi à mourir noyé, Ti-Jean se fait remplacer par un pauvre vacher. Dernier tour de Ti-Jean, il lance le roi à la mer, lui ayant dit qu'il y trouverait de beaux chevaux. Ce conte utilise les derniers épisodes du conte type 1535. Dans la quatrième partie du conte, intitulée par Aarne-Thompson « Imitation fatale », le joueur de tours, au moyen d'un sifflet ou d'un autre objet, ressuscite devant son ennemi une femme apparemment morte. L'ennemi, souvent le seigneur ou le roi, essaye le sifflet sur sa femme qu'il a auparavant poignardée et les conséquences sont désastreuses. Dans la cinquième partie du conte type, intitulée « Tromperie fatale », le joueur de tours s'échappe d'un sac où il avait été enfermé pour être jeté à l'eau. Il convainc un autre de le remplacer, le plus souvent un berger. Le « décepteur » revient devant son ennemi, conduisant un troupeau de bêtes qu'il dit avoir trouvé au fond de l'eau. Son ennemi plonge ou se fait jeter à l'eau pour trouver du bétail.

La version franco-ontarienne « Ti-Jean-joueur-de-tours » renferme des motifs d'autres contes types. Les motifs du fouet qui fait cuire et de la jument qui fait de l'or sont inspirés du conte 1539, intitulé « Habileté et crédulité », où un jeune homme vend des objets et des animaux pseudo-magiques. Le motif du cheval envoyé dans la chambre du roi à la place de la fille du paysan rappelle le conte 1440.

Si, pour quelques instants, nous nous tournons vers les versions maghrébines du conte Aa.-Th. 1535, mettant en scène Djoh'a, nous voyons qu'elles sont nombreuses et ont été recueillies notamment par Mohammed Abderrahman, Auguste Mouliéras et Jean Scelles-Millie. Notre choix s'est porté sur la version donnée par Auguste Mouliéras dans son recueil de contes kabyles recueillis et traduits en français, recueil intitulé *Les Fourberies de Si Djeh'a*⁹. Mouliéras nous donne une version très complète du conte type 1535, version qui s'étend sur cinq histoires, du récit 46 au récit 50 et nous montre Si Djeh'a aux prises avec des voleurs. Nous retiendrons en particulier les contes 47 et 49.

Dans l'histoire 47, Si Djeh'a, ayant couvert son âne de louis d'or avec de la glu, le revend fort cher aux voleurs en les persuadant qu'il crotte de l'or. Si Djeh'a leur recommande de donner du « vert » à l'âne et d'étendre sous lui des *haïks*, des couvertures. Pour reprendre la phrase de Mouliéras, « durant toute la nuit l'âne mangea et foira¹⁰ ». Quand les voleurs vont voir Si Djeh'a pour se venger, ce dernier leur vend pour cent douros une pioche soi-disant merveilleuse qui découvre dans le sol de la cuisine un repas tout préparé : le couscous, avec deux poules et deux coqs au beurre qui avaient été, comme on l'imagine, cuits à l'avance par Si Djeh'a. Il va sans dire qu'à la fin de l'histoire « La Pioche des hôtes », les compères ont défoncé leur maison pour rien. Dans l'histoire 49, Si Djeh'a vend aux voleurs un couteau qui, apparemment, peut à la fois tuer et ressusciter, mais les femmes des voleurs ne retrouvent pas la vie.

Comme on le voit à la lecture des versions franco-ontariennes et maghrébines du conte type 1535, celles-ci, tout en présentant d'incontestables ressemblances, sont influencées par le contexte historique, géographique et socio-culturel. Le milieu ambiant se retrouve dans les descriptions que font les conteurs et conteuses. La faune, la flore sont généralement celles du milieu donné. La référence à la nourriture est aussi déterminée par le milieu auquel appartient le conteur : Ti-Jean mange de la soupe aux pois ; Djoh'a quant à lui se régale de couscous.

Il convient peut-être ici de remarquer que s'il y a « une constance motifé-mique dans différentes versions d'un même conte type, la définition invariante du motif est sujette à des variations dénominales¹¹ ». Ainsi le Ti-Jean franco-ontarien se sert d'un fouet pour soi-disant faire bouillir la marmite de soupe aux pois alors que Si Djeh'a utilise une pioche pseudo-magique qui découvre dans le sol de la cuisine un repas tout préparé. Dans les versions franco-ontariennes du conte « Le Riche et le Pauvre Paysan », Ti-Jean se sert d'un couteau à boucherie ou d'un simple couteau pour tuer et faire revenir sa mère ou sa femme à la vie tandis que Djoh'a utilise une épée ou un couteau.

Que ce soit Ti-Jean, réunissant en lui les caractéristiques de Ti-Jean l'Esprit et Ti-Jean le Sot, ou Djoh'a, ces personnages ont donné naissance à des expressions métaphoriques. Du côté de Ti-Jean, on a les expressions « Jean qui rit et Jean qui pleure », « Gros-Jean en remontre à son curé », c'est-à-dire l'ignorant veut instruire qui sait, et « être Gros-Jean comme devant » quand on n'est pas plus avancé qu'auparavant. Avec Djoh'a, nous avons les expressions « aussi sot que Djoh'a » ou « le clou de Djoh'a ». L'explication de ce dernier syntagme est donnée par l'histoire de Djoh'a qui vendit un jour une maison à l'exception d'un clou. Il y suspendit une charogne puante, chassant ainsi le propriétaire de la maison. L'on parle du « clou de Djoh'a », quand une clause est insérée insidieusement dans un contrat de vente afin de frustrer, le moment venu, l'acquéreur de ses droits.

Avant de terminer sur le type d'homme représenté par Ti-Jean/Djoh'a, nous aimerions nous arrêter sur le comique créé par leurs aventures respectives. Avec le Ti-Jean/Djoh'a des contes facétieux, nous sommes en présence de comique de farce, parfois d'humour, très souvent de satire.

Dans la version franco-ontarienne choisie du conte type 1535, c'est-à-dire « Ti-Jean-joueur-de-tours », on se trouve, dans plusieurs séquences, en présence d'un comique de situation qui relève même du gros comique de la farce. Par exemple, la vieille jument de Ti-Jean, Mademoiselle Bourrique, casse le carrosse doré du roi, se vautre dans la chambre de soie du château et lance au souverain sa patte en pleine figure. L'incongruité, dans la plupart des cas, naît du contraste entre la solennité, la pompe du roi, la richesse du cadre et le résultat obtenu. Comme autre exemple, la vieille jument qui est censée faire de l'or, crotte d'une manière différente le salon du roi.

Il faut noter ici qu'une bonne partie du comique provient du jeu avec la langue, du jeu avec les mots, qu'il soit conscient ou non chez les protagonistes. Quelquefois, le comique peut même naître de l'interprétation anthropomorphique du langage des animaux, dans un monde où même les choses sont censées comprendre les humains. Ainsi Djoh'a vend sa chèvre à une chouette dont il interprète le hululement comme un acquiescement. Ce Djoh'a-là n'est pas sans rappeler le «Fou en jupe», le «Jean le Diot» des *Contes populaires de Haute-Bretagne* de Sébillot ainsi que le «Jean le Sot» des contes populaires de Louisiane. Ce dernier, dans une réactivation métaphorique, dit au chaudron de marcher parce qu'il a trois pieds et interprète le chant des grenouilles comme le mot «huit, huit, huit» et leur lance alors les aiguilles qu'il avait achetées pour sa mère, pour qu'elles les comptent.

Si on se tourne vers le langage humain, le jeu de mots ou le jeu sur les mots peut n'être qu'une simple absurdité ou une lapalissade comme quand Djoh'a dit qu'il porte le deuil du père de son fils. Le jeu sur les mots peut être à l'origine de toute une séquence comique fonctionnant avec la complicité de l'auditoire. Ainsi, grâce à une substitution d'anthroponyme, le roi, croyant épouser la fille de Ti-Jean, Mademoiselle Bourrique, se retrouve-t-il avec une vieille jument poussive dans la chambre nuptiale.

Ti-Jean, dans ses deux aspects de Jean le Sot et Jean l'Esprit, et Djoh'a mêlent en eux bouffonnerie et sagesse, simple stupidité et traits de raisonnement puissants. Il nous semble que ce que dit Henri Basset de Djoh'a peut s'appliquer à Ti-Jean : «Brouzi, M. de la Palice et le sage Ésope sont bien différents mais de la même famille ; et la chaîne qui les relie est ininterrompue, passant d'un type à l'autre par d'insensibles gradations¹².»

On peut rappeler ici que, d'un pays à l'autre, Ti-Jean change quelque peu. En Louisiane, les histoires de Jean le Sot sont plus nombreuses que dans l'Ontario. Chez les Berbères, Djoh'a est rarement le symbole de l'imbécillité pure. On lui attribue plutôt une naïveté feinte qui lui fait pousser, de façon plaisante et conforme à ses intérêts, la logique à l'extrême, jusqu'à l'absurde.

À la lecture des contes de Ti-Jean et des histoires de Djoh'a, on se rend compte qu'ils représentent l'expression de l'humour spontané du peuple qui se retrouve à travers les facéties et les plaisanteries des personnages. Ce que Albert Memmi¹³ dit du cycle de Djoh'a peut parfaitement s'appliquer au cycle de Ti-Jean. Leur cycle de contes et d'anecdotes nous révèle l'homme de la rue vu par lui-même. Il s'agit au fond d'un immense récit collectif et dans ce récit, c'est par l'humour, la satire, le rire, de redoutables armes, que le petit peuple qui n'a pas de pouvoir financier ou politique peut triompher des puissants de ce monde. Ti-Jean et Djoh'a, qu'ils soient petits paysans ou petits marchands, sont souvent en guerre contre les nantis et le type qu'ils représentent traduit une certaine idéologie. Djoh'a et Ti-Jean font partie des démunis. Doués de la sagesse de l'homme de la rue, ils représentent le peuple traditionnellement opprimé. Ti-Jean chez les Franco-Ontariens s'en prend au pouvoir abusif du clergé, du roi ou de ses représentants, au pouvoir

des riches propriétaires terriens et des marchands. L'humour de Djoh'a n'épargne pas les riches, les hypocrites, les despotes, sultans ou autres, les cadis, les imams, les collecteurs d'impôts. Comme le souligne Pierre Karch dans son article « Une lecture rassurante : *Les vieux m'ont conté* » :

Les contes tiennent compte de la lutte des classes, rassurent le peuple en lui disant qu'il est supérieur au roi qui représente la classe dirigeante qui le domine et l'exploite, l'incitent à la révolte et même à la révolution en multipliant les exemples de rois détrônés, exécutés, remplacés par des va-nu-pieds qui saisissent le pouvoir et permettent aux petites gens d'exprimer leurs frustrations, leurs désirs et leurs rêves le temps que dure le récit⁴.

Ti-Jean et Djoh'a sont en puissance une telle arme idéologique qu'ils sont, en quelque sorte, réactualisés de nos jours et reparaissent dans des romans, des pièces de théâtre, des contes, des bandes dessinées et des films.

Nous voudrions, avant de conclure notre propos sur le joueur de tours, réexaminer quelques réactualisations de ce personnage. Dans l'Ontario et dans le Canada français où, pendant longtemps, le pouvoir anglophone était écrasant, les histoires de Ti-Jean vainqueur du roi et de la classe dominante étaient, il n'y a pas si longtemps, une revanche par le rire du petit Canadien français. Il suffit d'évoquer comme exemple une bande dessinée où Ti-Jean est le chef des patriotes pourfendeurs des Anglais. Dans *Ti-Jean le Québécois contre les Habits rouges*¹⁵, Ti-Jean devient le chef des patriotes, sorte de héros national très apprécié par le petit peuple. Dans cette bande dessinée publiée en 1975 et dont l'histoire est censée se passer en 1763, le général Squarehead, représentant de Sa Majesté, aidé de l'infâme agent britannique Phipps à la tignasse rousse et au profil de renard, se bat contre les patriotes, leur interdit de parler français et les met en prison. Ti-Jean, malgré les machinations de l'Indien Œil poché, bat, grâce à sa ruse et à son courage, les Habits rouges. Et la bande dessinée se termine par la victoire des patriotes et les jeux d'hiver. Grâce à tout un système de citations et de références, que ce soit à la chanson de Gilles Vigneault « Mon pays ce n'est pas un pays c'est l'hiver » ou à la retraite de Russie, et grâce aussi aux jeux de mots sur les patronymes des antagonistes (le général commandant les Habits rouges Squarehead ou l'Indien traître Œil poché), nous entrons dans un univers de satire mordante.

Dans les contes franco-ontariens recueillis après la Révolution tranquille du Québec, on observe également une certaine mise en question du pouvoir laïc et du clergé pendant très longtemps associé au pouvoir étatique. La très récente bande dessinée franco-ontarienne, *Ti-Jean fin voleur*, n'est pas aussi innocente qu'on pourrait le penser. Ti-Jean, le fin voleur, refuse l'école du roi, l'école du pouvoir institutionnel, et se montre plus fort que le pouvoir royal autocratique grâce à son esprit de ruse et à son intelligence.

Il est bon de souligner ici que la transmission et la transcription des contes de Ti-Jean s'est souvent faite dans la parlure canadienne-française revalorisant le français oral canadien de même que la pièce d'Allalou, intitulée *Djeha*, revalorise l'arabe parlé algérien.

Dans le Maghreb, la réactualisation de Djoh'a est presque plus marquée que celle de Ti-Jean en Ontario. Les histoires de Djoh'a se sont en quelque sorte modernisées, mises au goût d'un public plus urbanisé. Il est intéressant de noter que Jean Scelles-Millie, dans son histoire de « Jiha et l'administration¹⁶ », reprend la séquence de Mouliéras montrant Si Djeh'a aux prises avec les voleurs. Les voleurs sont remplacés par le ministre des Finances, le cadi des cadis et d'autres notables. Sous une forme modernisée, nous voyons reparaître la rancune de Djoh'a contre l'administration. Dans l'histoire rapportée par M. Scelles-Millie, l'âne de Jiha qui a mangé du *qsel*, une herbe laxative, crotte cette fois de beaux tapis persans et des cachemires de soie du ministre des Finances. Comme le fait remarquer Jean Scelles-Millie, le conte est une expression vengeresse et compensatoire de la colère du peuple contre les fonctionnaires, dans la mesure où le peuple s'identifie à l'âne qui fait de l'or pour un gouvernement dont les représentants lui donnent l'impression de s'enrichir à ses dépens et de l'opprimer.

C'est la même impression d'abus de pouvoir qui ressort de façon plus ou moins accentuée des versions franco-ontariennes de « Ti-Jean-joueur-de-tours ». Dans la version remaniée du tome 2 de *Les vieux m'ont conté*, le père Germain Lemieux écrit : « Ti-Jean en était rendu à ne pouvoir rien faire sans en obtenir la permission du roi. Celui-ci n'aimait pas Ti-Jean et, en guise de punition, le tenait dans une sorte de servitude à l'égard du pouvoir royal¹⁷. » Ce que M. Scelles-Millie dit à propos du conte « Jiha et l'administration » pourrait parfaitement s'appliquer à Ti-Jean-joueur-de-tours : « Dans une période de tension sociale et de crise, ce conte serait un récit révolutionnaire. À l'état latent et folklorique, c'est un récit de défoulement et d'équilibre compensatoire¹⁸. »

Djoh'a, il n'y a pas si longtemps, a été utilisé dans la littérature maghrébine dans un but idéologique précis. Souvent, dans ses réactualisations, Djoh'a est un travailleur émigré en France qui se tire d'affaire par la ruse et la débrouillardise. Il est parfois présenté comme un parasite sympathique. Comme le fait remarquer Jean Déjeux¹⁹, le personnage de Djoh'a apparaît sous son nom propre ou sous un nom d'emprunt dans le théâtre algérien d'aujourd'hui, principalement dans l'œuvre de Mohammed Dib, celle de Kateb Yacine et celle de Rachid Boudjedra.

Il est intéressant de voir que, dans *La Poudre d'intelligence*, Kateb Yacine reprend l'histoire rapportée par Mouliéras de l'âne qui crotte de l'or, mais la politise en compromettant le sultan et les chefs religieux. Dans *Mohammed, prends ta valise*, Djoh'a-Mohammed attaque, par la dérision, l'ironie, le rire et la démystification, les bourgeois et les nantis. Rire, pour Kateb Yacine, c'est détruire, c'est préfigurer ce que le peuple fera en acte. Pour l'auteur, Djoh'a est l'intellectuel sorti du peuple qui affronte les pouvoirs en place et garde toujours le dernier mot. Cette définition, dans sa majeure partie, s'applique à Ti-Jean-joueur-de-tours qui lui aussi affronte le pouvoir en place, sort vainqueur de la confrontation et souvent même s'empare du pouvoir.

Si au Canada français Ti-Jean devient le chef des patriotes, si au Maghreb il est un personnage révolutionnaire, c'est qu'il représente certaines aspirations du peuple. Ti-Jean et Djoh'a sont des « décepteurs » humains. Et il convient peut-être, pour le mot de la fin, de revenir sur certaines définitions du « décepteur ». Ce dernier, nous dit Jung, est un psychogème, une structure psychique archétypale qui remonte à la plus haute antiquité²⁰. Le « décepteur » est une figure de l'inconscient collectif, du désordre, sorte de sauveur bouffon à la Bakhtine, une sorte de divinisation du rire, comme le dit Srâdeddine Bencheneb. En définitive, Ti-Jean et Djoh'a, qui appartiennent à la famille de Panurge, de Till Eulenspiegel, de Scapin, du Joe Miller anglais, du Bertoldo italien et du Balakirew russe, sont des manifestations particulières de cet archi-décepteur, « racine intemporelle, ramifiée dans tous les temps et dans tous les pays, de toutes les créations picaresques de la littérature du monde²¹ ». Ce héros décepteur, que ce soit Ti-Jean ou Djoh'a ou qu'il ait un autre anthroponyme, est à la source d'une littérature naïve et picaresque, mais qui, se raffinant, peut prendre la forme de productions littéraires idéologisées.

NOTES

1. Voir, entre autres, Claude Lévi-Strauss, *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983, p. 278.
2. Il existe de nombreuses graphies de l'anthroponyme Djoh'a. Quand nous ne nous référons pas à un conte en particulier, nous utilisons la graphie « Djoh'a » adoptée par Jean Déjeux dans son ouvrage justement intitulé *Djoh'a*.
3. Voir la traduction française de l'ouvrage de Paul Radin, *Le Fripon divin*, Genève, Georg, 1958, p. 7-8.
4. Hasan El-Shamy, *Folktales of Egypt*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1980, p. 221.
5. Jean Du Berger, « Germain Lemieux et le folklore », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Éditions de l'Université d'Ottawa, n° 12, été-automne 1986, p. 126.
6. Voir Évelyne Voldeng, « Le cycle de Ti-Jean dans les contes populaires en Bretagne, au Canada français et aux Antilles », *Es-pace caraïbe*, Pointe-à-Pitre, 1993, p. 113.
7. Charles Pellat, « Djuha », *Encyclopédie de l'Islam*, tome II, 1965, p. 605.
8. Antti Aarne et Stith Thompson, *The Types of the Folktales*, New York, Burt Franklin, 1971, p. 181.
9. Auguste Mouliéras, *Les Fourberies de Si Djeh'a*, Paris, Ernest Leroux, 1892, p. 81-181 : soixante contes.
10. *Ibid.*, p. 136.
11. Clément Légaré, *Pierre la Fève et autres contes de la Mauricie*, Montréal, Quinze, 1982, p. 289.
12. Henri Basset, *Essai sur la littérature des Berbères*, Alger, Carbone, 1920, p. 169.
13. Voir Jean Déjeux, *Djoh'a*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1978, p. 31.
14. Pierre Karch, « Une lecture rassurante : *Les vieux m'ont conté* », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Éditions de l'Université d'Ottawa, n° 12, été-automne 1986, p. 143.
15. Robert Toupin, *Une aventure de Ti-Jean le Québécois : les Habits rouges*, Laval, Mondia éditeur, 1975, 48 p.
16. Jean Scelles-Millie, *Contes mystérieux d'Afrique du Nord*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, p. 167-173.
17. Germain Lemieux, *Les vieux m'ont conté*, Montréal, Éditions Bellarmin, Paris, Maisonneuve et Larose, 1973, tome 2, p. 281.
18. Jean Scelles-Millie, *op. cit.*, p. 173.
19. Jean Déjeux, *Djoh'a, hier et aujourd'hui*, Sherbrooke, Naaman, 1978, p. 37.
20. C.G. Jung, « Contribution à l'étude de la psychologie du fripon », *Le Fripon divin*, *op. cit.*, p. 183.
21. Charles Kéryny, « Le mythe du fripon et la mythologie grecque », *Le Fripon divin*, *op. cit.*, p. 153.